



**HAL**  
open science

## Conclusions

Luc Bourgeois

► **To cite this version:**

Luc Bourgeois. Conclusions. Bourgeois, Luc; Alexandre-Bidon, Danièle; Feller, Laurent; Mane, Perine; Verna, Catherine; Wilmart, Mickael. La culture matérielle : un objet en question. Anthropologie, archéologie et histoire. Actes du colloque international de Caen, 9 et 10 octobre 2015, Presses universitaires de Caen, pp.237-243, 2018, Publications du CRAHAM. hal-02139304

**HAL Id: hal-02139304**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02139304v1>**

Submitted on 25 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## CONCLUSIONS



Luc BOURGEOIS

QUELLES QUE SOIENT LES SOURCES qu'ils traitent ou leur aire géographique d'activité, les participants à ce colloque ne fournissent pas davantage de définition univoque de la notion de culture matérielle que les chercheurs qui les ont précédés. Jamais conceptualisée, sans cadres institutionnels ou méthodes qui lui seraient propres, souvent réduite à des catalogues de données ou à de vagues évocations de la vie quotidienne, l'histoire de la culture matérielle ou – pour être plus précis – « l'histoire (les processus) de la matérialisation de la culture historique ou la culture matérialisée du passé » (A. Musin) présente-t-elle malgré tout une valeur opératoire ? Et quelle place pourrait être la sienne dans le futur ?

### De l'histoire de la culture matérielle aux *Material Culture Studies*

Le XX<sup>e</sup> siècle a d'abord vu se développer une histoire de la culture matérielle liée au matérialisme historique. Son caractère positiviste et le fait qu'elle se focalise sur les rapports de production, l'économie et le progrès technique ont entraîné des lectures mécanistes qui occultaient une large portion des nombreux échos que se renvoient l'individu, la société, les objets ou les structures et l'environnement. Aujourd'hui considérée dans l'ouest de l'Europe comme un moment historiographique dépassé, même dans les pays où son empreinte a été notable, comme l'Italie et la France (S. Gelichi, L. Bourgeois), elle est désormais vue dans l'est du continent soit comme une construction largement artificielle dans ses objectifs et ses méthodes (A. Musin), soit comme un carcan idéologique auquel il convient d'échapper pour pratiquer une histoire totale (J. Klápště).

Il reste que le début du siècle dernier a vu se développer de manière autonome mais convergente un intérêt pour l'usage systématique de la matérialité dans la construction du discours historique, et ceci à partir de plusieurs pôles très éloignés les uns des autres (des *Annales d'histoire économique et sociale* à l'Académie de Saint-Pétersbourg). Avec le recul, il semblerait que cette tendance ait été davantage récupérée qu'initiée par la doctrine marxiste. En Europe occidentale, cette dernière apparaît pourtant en filigrane dans l'émergence de la Nouvelle histoire et dans la légitimation de l'archéologie médiévale des pays où cette discipline s'implanta tardivement. Elle sous-tendait aussi une relecture de l'iconographie qui dépassait l'esthétique. Tous ces courants ont en effet privilégié les processus de longue durée, l'analyse sérielle et la banalité du quotidien et ont mis sur le devant de la scène les oubliés de l'Histoire, paysans, artisans ou marginaux, femmes et enfants (quitte parfois à rejeter sciemment dans l'obscurité des élites trop prégnantes dans les sources).

Les années 1980 ont vu émerger d'autres tendances, nées dans une période de reflux des grandes idéologies et des conceptions disciplinaires qui en découlaient, comme l'histoire de la culture matérielle ou le processualisme. La *microstoria* ou le *Linguistic Turn* en histoire des textes, le post-processualisme en archéologie et les *Material Culture Studies* dans le champ de l'anthropologie s'inscrivent dans cette défiance envers la possibilité de produire des discours englobants et de proposer des lois générales à partir des sources anciennes. À l'illusion d'une appréhension globale du passé vint alors se substituer le paysage historiographique éclaté et relativiste du post-modernisme, alliant une déconstruction critique intensive à des champs de recherche souvent réduits mais qui articulent plus couramment des sources et des disciplines différentes.

Au cours des dernières décennies, les relations entre hommes et objets ont été abordées sous des angles nouveaux par toutes les sciences humaines françaises, les disciplines confrontées aux objets réels du passé, qu'il s'agisse de l'archéologie ou de l'histoire de l'art, restant – étrangement – peu perméables à ces travaux (L. Bourgeois). Parallèlement, la tradition anthropologique française a longtemps privilégié la production et l'évolutionnisme, à travers une importante école de technologie culturelle, qui a laissé son empreinte à la fois sur l'histoire des techniques, la géographie culturelle et les archéosciences contemporaines (C. Verna et P. Dillmann, J.-R. Trochet). Les *Material Culture Studies* d'origine anglo-saxonne s'inscrivent souvent en contrepoint de cette approche (et, plus encore, de la culture matérielle marxiste). En effet, elles ont principalement orienté leurs recherches vers la consommation – et plus particulièrement les manifestations du consumérisme au cours des trois derniers siècles et leur influence sur la création des identités. Daniel Miller en Grande-Bretagne ou Jean Baudrillard en France<sup>1</sup> ont, avant d'autres, privilégié cette tendance dans les sciences sociales. On pourra objecter que le remplacement de la perspective marxiste centrée sur la production par une lecture post-moderne de la consommation déplace le regard vers une autre étape du cheminement des biens matériels, mais empêche toujours d'envisager globalement l'itinéraire qui va de la conception au rejet des objets. Toutefois, cette école a contribué à éveiller l'intérêt actuel des chercheurs pour l'entrecroisement des sujets et des objets. Interrogeant la biographie des objets, leur agentivité, leur polysémie, l'attachement ou la désaffection qu'on leur porte, ces relectures bouleversent les classements traditionnels des témoins du passé et en particulier l'opposition entre *realia* et représentations. Les objets mobiliers ou immobiliers ne peuvent plus être seulement qualifiés par une fonction pratique univoque, au sein de typologies sans doute rassurantes mais fortement réductrices : la complexité de leur trajectoire ne se révèle qu'à travers l'inventaire des usages pratiques et symboliques qui leur furent successivement attachés (T. Bonnot). Comme les textes ou les images, les objets constituent donc pour une large part des représentations construites par les sociétés à partir de supports physiques. Même le corps humain est transformé par les objets, voire devient l'un d'eux : le vêtement sculpte le corps et les activités répétées le déforment, chaque élément de cette *social skin* induisant une gestuelle particulière et une manière de considérer chaque individu<sup>2</sup>. Au fil de ces nouvelles lectures, la notion de culture matérielle s'est trouvée à la fois enrichie et quelque peu diluée, puisque l'étude de la

matérialité, des techniques ou des fonctions pratiques n'était plus désormais l'unique objectif de son action.

### L'étude de la culture matérielle : une maison commune ?

Mais cette impossibilité d'enfermer la notion de « culture matérielle » dans un cadre très précis ne constitue-t-elle pas justement une chance, celle d'échapper à l'enfermement disciplinaire qu'amène une spécialisation croissante ? Le flou persistant de la notion ne gênera que ceux qui voudraient à toute force qu'elle prenne rang de discipline autonome. Il paraît évident que tous les participants à ces Actes se reconnaissent dans cette étiquette, qu'ils soient archéologues, historiens, spécialistes d'iconographie, géographes, sociologues ou anthropologues. Ce lien ne semble pas découler d'une quelconque nostalgie pour les cadres mentaux qui furent ceux de leur formation mais plutôt de la nécessité de ménager des espaces de liberté extérieurs aux disciplines et aux institutions auxquelles ils sont rattachés. Comme le notait Christopher Tilley<sup>3</sup>, c'est l'existence d'une communauté d'intérêts des chercheurs intéressés par la matérialité qui donne sens aux *Material Culture Studies*. La notion de culture matérielle pourrait être comparée à l'histoire des mentalités, dont on a parfois dénoncé le caractère vague et jamais véritablement défini.

Jacques Le Goff plaide pour ce vague sémantique en reconnaissant d'ailleurs que le terme était moins employé comme instrument d'analyse qu'on pouvait le penser ; le mot habille large, présente une pertinence théorique faible, mais son efficacité heuristique a procédé justement de cette apparente faiblesse, de son caractère fluide et fuyant, qui a permis de faire bouger les choses<sup>4</sup> !

Disposer d'une « salle commune » aux sciences humaines et sociales pour débattre de la matérialité instaure une convivialité de bon aloi (et ce colloque en témoigne), mais cet espace ne serait-il pas plus utile s'il était réaménagé en atelier ? Envisageons ce lieu de travail dans le cadre des études médiévales, qui ont été au centre de ces journées (fig. 1). Dans une première étape de l'élaboration des données, chaque discipline analyse ses sources à partir des règles de critique qui lui sont propres mais elle rassemble également les informations issues des multiples spécialités que des approches de plus en plus complexes ont fait naître : quelle que soit la richesse de leur apport, ces « chapelles »

1. MILLER 1987 et 1995 ; BAUDRILLARD 1975.

2. GILCHRIST 2012, chap. I-III.

3. TILLEY 2006, 1.

4. SCHMITT 2016, 276, citant LE GOFF 1974.

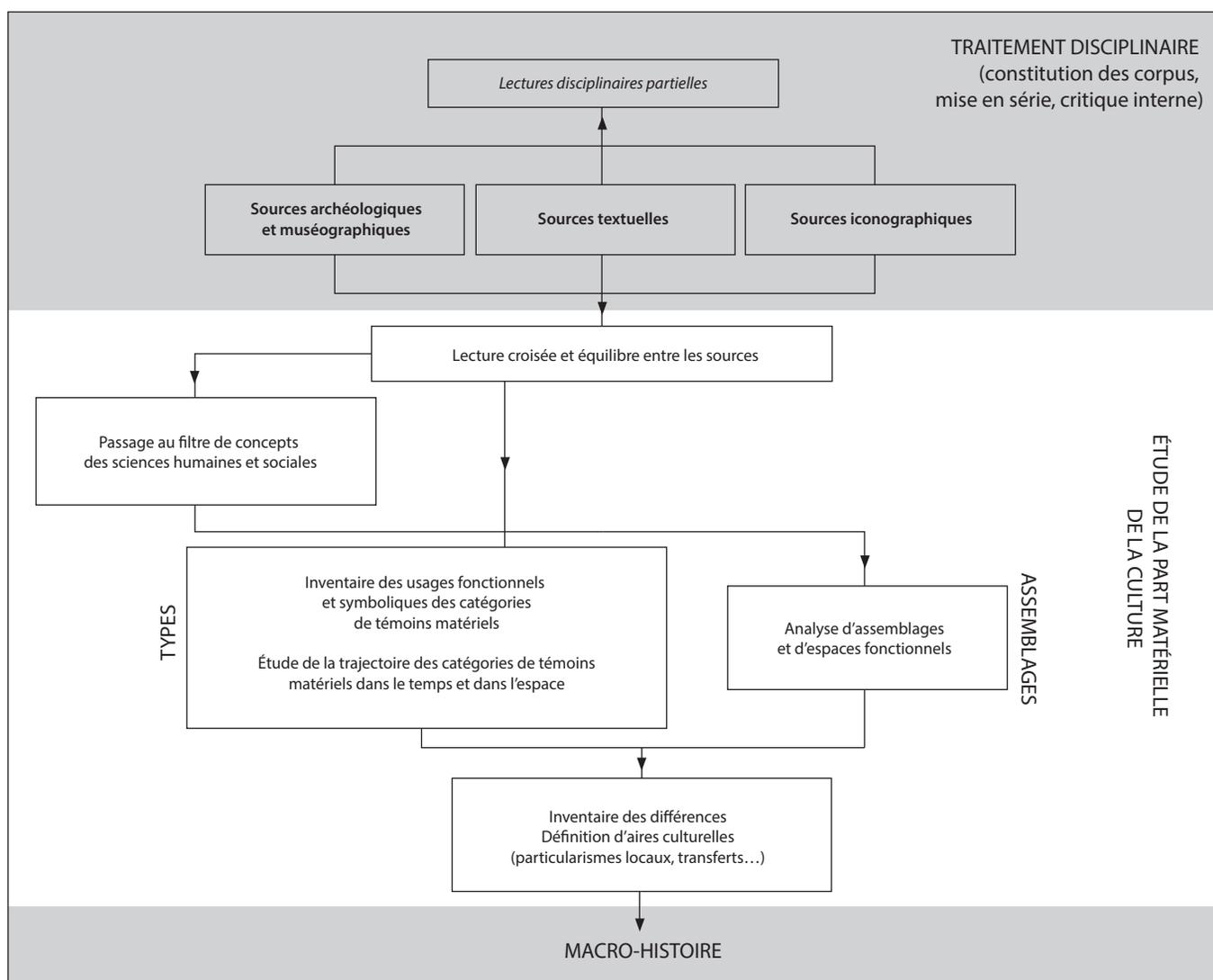


Fig. 1 L'étude de la part matérielle de la culture comme étape de la construction du discours historique. Doc. L. Bourgeois.

segmentent fortement le champ d'étude et n'abordent souvent qu'une fraction des informations concernant la matérialité du passé. Ainsi, les travaux des numismates ou des sigillographes ne considèrent que rarement les monnaies ou les sceaux comme des objets, ce qui invite à traiter ces catégories en utilisant de nouvelles grilles de lecture<sup>5</sup>. Une autre coupure traditionnelle, celle qui oppose musées d'art et musées de civilisation (M. Colardelle), paraît dépourvue de sens : le découpage persistant entre (beaux) objets de musées et (modestes) objets de fouille, culture populaire et culture élitaine, arts mineurs et majeurs<sup>6</sup>, devrait ainsi s'effacer au profit d'une lecture globale des différents niveaux

de qualité perceptibles dans chaque catégorie mobilière, sans *a priori* esthétiques ou sociaux. De la même manière, inclure la lexicologie comme les textes littéraires à l'analyse des sources écrites vient enrichir l'horizon de l'historien : les mots désignant des objets renvoient à l'univers physique et mental de ceux qui le forgent et la littérature de fiction permet de mieux appréhender les hiérarchies, les conventions et les usages.

À ce stade, les corpus documentaires réunis par chaque discipline demeurent trop lacunaires pour construire de manière autonome un discours cohérent sur la part matérielle de la culture. Ainsi, l'archéologue ne peut guère parler

5. Pour des approches s'affranchissant de ces lectures classiques, voir récemment CARDON 2016 et VILAIN 2014.

6. Sur la distinction contemporaine entre arts mineurs et arts majeurs médiévaux, voir HOURIHANE 2012.

du vêtement, dont il ne collecte le plus souvent que des fragments informes, et la polysémie des usages de chaque catégorie matérielle lui échappe à peu près totalement. Il dispose en revanche d'un accès privilégié à des témoins comme les structures de production ou d'habitat, les demi-produits, les déchets et ratés de fabrication, les réparations ou les traces d'outils et d'usage. Les listes et descriptions rassemblées par l'historien des textes ou les séries de représentations collectées par l'historien des images viennent compléter ces inventaires de *realia* pour chaque période et chaque espace géographique (pour reprendre l'exemple du vêtement, les images nous fournissent leur forme et les sources écrites la dénomination ainsi que le statut des différentes pièces du costume ou des textiles utilisés). Plus généralement, images et textes nous indiquent les usages, l'échelle des valeurs, les gestes (P. Mane) et des modalités de transfert d'une grande diversité (L. Feller). Toutefois, ces sources demandent à être confrontées au réel pour s'affranchir de lectures abstraites.

Cette confrontation des données peut intervenir après la phase d'analyse critique et de « lissage » des données partielles livrées par chaque discipline. Le caractère collectif de cette confrontation semble aller de soi, chaque spécialiste demeurant quelque peu naïf lorsqu'il aborde les sources de son voisin, au risque de les utiliser comme de simples illustrations de ses propres données. L'enjeu est aussi de croiser des données hétérogènes de manière équilibrée, en leur accordant une place compatible avec leurs capacités informatives. La prééminence d'un maigre corpus de textes sur un abondant corpus mobilier a ainsi longtemps marqué l'étude de la période anglo-saxonne (C. Goodson). De même, l'organisation des institutions et l'histoire de la recherche ont parfois placé certaines sources et certaines disciplines dans une situation de sujétion (E. Manzano Moreno). Les espaces où les textes et les images interviennent tardivement ont naturellement échappé à cette hiérarchie des sources. Il en est ainsi de la Scandinavie, où l'archéologie continue d'occuper la place primordiale qu'elle a depuis longtemps acquise, un peu par défaut (A. Nissen). Dans des contrées plus riches en données de nature plus variée, chaque catégorie de source vient compléter nos inventaires des témoins matériels – objets ou structures – et nous livre en général des étapes de lecture différentes et complémentaires. La variété formelle demeure le domaine privilégié de l'archéologue. Il n'empêche que les inventaires qu'il produit sont largement complétés par les images et les textes pour les objets trop fragmentaires ou

confectionnés dans des matériaux organiques comme pour des constructions dont l'élévation échappe le plus souvent aux recherches de terrain. Désormais, les archéosciences livrent également de nombreuses données originales sur les matières premières, les processus de production, de diffusion et de consommation, voire de recyclage (C. Verna et P. Dillmann). En revanche, les usages pratiques et symboliques de ces témoins matériels, les différences liées au genre ou à la stratification sociale, par exemple, apparaissent surtout documentés par les textes et les images.

C'est probablement lors de cette étape cumulative que les données léguées par le Moyen Âge gagnent le plus à être passées au filtre de concepts issus de l'anthropologie, de la sociologie, de la géographie ou de l'économie. Au fil des deux dernières décennies, la distinction, la compétition, les théories du don ou du genre (pour ne citer qu'elles) sont ainsi venues renouveler les lectures proposées par les historiens et, dans ce volume, certains de ces concepts sous-tendent les analyses de Laurent Feller, Christopher Fletcher et Daniel Lord Smail. De même, des spécialistes d'iconographie envisagent une lecture plus anthropologique de leurs corpus (P. Mane). À ce stade, les objets sont convoqués pour « penser l'indicible »<sup>7</sup>. Pour des motifs en partie liés à leur formation et à leurs pratiques, l'usage de cet arsenal conceptuel par les archéologues médiévistes demeure en revanche très variable selon les espaces géographiques (C. Goodson, L. Bourgeois, A. Nissen, E. Manzano Moreno). Enfin, la fonction des témoins matériels issus du passé dans le monde contemporain constitue un nouveau terrain de recherche, également lié à la sociologie et à l'anthropologie (T. Bonnot, M. Colardelle).

Restituer ces itinéraires d'objets ou de structures<sup>8</sup>, de leur production à leurs relectures contemporaines, a constitué l'une des principales voies empruntées depuis l'ouvrage pionnier édité par Arjun Appadurai<sup>9</sup>. S'il est bien rare de parvenir à retracer la biographie d'un objet médiéval singulier ou un attachement individuel aux choses, le projet devient accessible à l'échelle d'une catégorie d'objets. Il s'agit alors d'inventorier les usages pratiques et symboliques attestés par nos sources et les étapes de leur trajectoire dans le temps, l'espace et la société. L'usage du mobilier comme réserve mobilisable en cas de nécessité, sa sélection à l'occasion des saisies pour dettes (D. L. Smail), la consommation somptuaire (L. Feller), le genre des activités et des espaces construits (C. Fletcher) ou la « conversion » des objets lorsqu'ils rejoignent un trésor d'Église<sup>10</sup> constituent

7. LEMONNIER 2012.

8. Cette approche biographique a récemment été étendue aux structures immobilières : HURCOMBE & CUNNINGHAM 2016.

9. APPADURAI 1986. Pour un panorama de la réception de ce concept : VAN BINSBERGEN & GESCHIERE 2005.

10. BUC 1997 ; CORDEZ 2016.

autant d'états ponctuels d'éléments matériels qui ont connu et connaîtront d'autres usages et d'autres maîtres.

Comme toute recherche historique, l'analyse de la fraction matérielle de la culture relève aussi de jeux d'échelles, l'étude d'un objet singulier ou d'une catégorie ne constituant qu'une première étape de l'enquête. Le tout étant plus que la somme des parties, ethnographes et archéologues ont depuis longtemps mis en avant l'apport d'une étude des assemblages à l'échelle d'une maisonnée ou d'une ville<sup>11</sup>, qui permet de relier structures et ensembles mobiliers mais aussi d'appréhender un « système » technique ou domestique (C. Fletcher, D. Alexandre-Bidon). Les inventaires après décès étudiés par les historiens des textes<sup>12</sup> comme les approches globales du monument<sup>13</sup> relèvent aussi de la volonté de définir, à partir d'ensembles cohérents de données, des groupes, des espaces spécialisés ou des interactions entre témoins de nature différente. En cumulant ces approches comparatives et quantifiées, il est possible de brosser un tableau des constantes et des différences dans des espaces plus larges, de mieux percevoir la composante territoriale (parfois un peu oubliée) de la culture matérielle, entre local et global (J.-R. Trochet). Ainsi, les élites médiévales matérialisent leur distinction à travers des processus communs à une grande partie de l'Europe occidentale et qui font l'objet d'une intense circulation (comme le montre par exemple la très large diffusion de certains cycles de chansons de geste). Dans le détail, l'archéologie révèle pourtant de nombreuses divergences régionales ou chronologiques. Elles concernent aussi bien des aspects qualitatifs (présence ou absence de certains objets propres aux élites) que quantitatifs (proportions particulières de certaines catégories d'objets communs à tous les assemblages) ou sémantiques (lectures symboliques différentes)<sup>14</sup>. Pour construire une géographie culturelle à partir de ces études de cas, dresser un inventaire de ces différences s'avère peut-être plus pertinent que définir un fonds commun confinant à la banalité. Ces divergences spatio-temporelles du mobilier et de l'immobilier, des représentations et du vocabulaire mettent en lumière des particularismes locaux comme des transferts culturels ou techniques. Si ces différentes étapes constituent un moment particulier de l'élaboration des données, qui est celui de l'histoire de la culture matérielle, elles viennent alimenter en amont le discours de la macro-histoire.

11. Pour une historiographie de la notion d'assemblage dans les sciences humaines, voir HAMILAKIS & MEIRION JONES 2017. Grâce à la multiplication des sources textuelles et archéologiques, l'étude matérielle de la maisonnée ou du quotidien urbain a constitué des champs de recherche plus dynamiques pour le bas Moyen Âge que pour les siècles antérieurs. Comme le souligne C. Fletcher, ces thèmes ont également davantage retenu l'attention en Grande-Bretagne que sur le continent.

## Entre nature et culture, matériel et immatériel

L'histoire de la part matérielle des cultures humaines peut donc trouver une légitimité dans le champ des sciences humaines et sociales, à condition d'être conçue comme une étape collective articulant des sources complémentaires à l'aide d'outils originaux (qui demeurent en grande partie à inventer). Même si cette proposition pratique destinée à revivifier la notion discutée dans ce volume suscitera peut-être quelque intérêt de la part des chercheurs concernés, il n'en reste pas moins que les tenants de la « culture matérielle » continueront à évoluer dans un espace intellectuel fort inconfortable : les débats actuels sur la matérialité et sur le concept de culture en sont la cause.

En effet, la notion de culture matérielle émane clairement d'un dualisme philosophique fortement marqué par Descartes ou Newton mais dont les racines occidentales sont bien plus profondes. Ce partage a établi des oppositions très fortes entre corps et esprit, animal et humain, matériel et immatériel, biologique et social, etc. La nature des données traitées par l'archéologie a ainsi entraîné cette discipline à définir son champ d'action, ses spécialités et ses pratiques discursives sur la base de clivages qui semblaient autrefois pertinents (naturel / culturel, matériel / immatériel ou réalités / représentations) mais sont désormais largement remis en cause. Dans les débats antérieurs sur la notion de culture matérielle, c'est plutôt la division de la culture en une part matérielle et une part immatérielle qui avait fait l'objet de critiques. Nous avons noté que les témoins matériels du passé recelaient tous une part d'immatériel plus ou moins accessible. Lorsque l'on cherche à dépasser une approche technique ou fonctionnaliste, la compréhension d'un objet oblige donc à considérer cette part d'immatériel qui lui a donné sens, à définir comment son concepteur, ses utilisateurs successifs et la société se sont réfléchis sur lui. À l'inverse, l'étude de ce que l'on considérait classiquement comme des représentations (textes et images) intègre de plus en plus souvent une analyse de la matérialité de ces sources (organisation de la page d'un manuscrit, planches, glaces et pigments d'un primitif flamand, images-objets et images-lieux, supports d'écriture médiévaux, modes de conservation des archives et des bibliothèques, etc.). Si la porosité entre matériel et immatériel est désormais

12. Voir, parmi les publications récentes, les riches collections publiées par BRESCH-BAUTIER & BRESCH 2014 pour la Sicile ou l'enquête menée sur les inventaires de Lérida (BOLÒS & SÁNCHEZ-BOIRA 2014).

13. C'est, entre autres, cette confrontation de l'architecture, des décors et des usages politiques et liturgiques qui préside aux monographies consacrées à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre ou à la cathédrale de Poitiers : SAPIN 2000 ; ANDRAULT-SCHMITT 2013.

14. BOURGEOIS 2014.

reconnue par toutes les sciences humaines, ces disciplines n'ont pas toujours envisagé toutes les conséquences épistémologiques et pratiques d'une telle rupture.

Après le couple matériel/immatériel, ce sont désormais d'autres oppositions dualistes qui sont mises à mal par diverses avancées scientifiques, et en particulier l'opposition entre nature et culture. Si sa proximité avec les sciences de la nature<sup>15</sup> a amené l'archéologie à décentrer progressivement son regard vers l'environnement, elle n'en perpétue pas moins l'opposition traditionnelle entre nature et culture lorsqu'elle classe un bovin ou une céréale issus de plusieurs milliers d'années de croisements et de sélections parmi les *ecofacts* alors que l'utilisation ponctuelle d'un galet non aménagé suffit à en faire un *artefact*. Comme les philosophes l'ont montré depuis longtemps, c'est bien le Sujet qui fait l'Objet : Danièle Alexandre-Bidon évoque certains de ces témoins peu ou pas transformés mais objectivés, telles les jonchées sur le sol d'un habitat ou la mâchoire inférieure d'équidé utilisée comme luge par un enfant. Les végétaux, minéraux ou animaux manipulés par l'homme, même sans transformation, entrent donc dans le champ de la culture matérielle. Il en est de même des paysages,

à la fois construits, entretenus, arpentés et nommés. Mais les limites du culturel et du vivant apparaissent désormais fort brouillées : les chemins empruntés par l'éthologie (par l'identification de cultures animales), la biologie (avec la communication entre plantes), l'épigénétique (à travers l'influence de facteurs culturels sur les gènes), l'anthropologie (lorsqu'elle prône l'agentivité des objets) ou l'intelligence artificielle (qui introduit des capacités d'apprentissage dans des matériaux inertes) nous obligent à déconstruire nos vieux cadres de classement et montrent que la nature n'est pas une matière sur laquelle viendraient se superposer des couches de culture. De nombreux travaux anthropologiques récents tendent même à dépasser l'opposition entre l'explication par les causes « naturelles » et celle usant des singularités culturelles<sup>16</sup>. L'histoire marxiste de la culture matérielle était totalement étrangère à ces lectures et les *Material Culture Studies* ne les ont envisagées que très partiellement. Ainsi, la dilution progressive des clivages traditionnels entre la matière et l'esprit invite à repenser aussi bien notre approche de la matérialité que celle de l'articulation entre nature et société. C'est un enjeu de plus pour l'histoire de la part matérielle de la culture.

15. Sur ce glissement progressif de l'archéologie vers le « naturalisme » plutôt que vers les sciences humaines et sociales, voir DUFAL 2010, 10. Cette tendance a reçu une consécration administrative avec le rattachement récent de plusieurs laboratoires d'archéologie à l'Institut écologie et environnement du CNRS. Elle se traduit également par l'accaparement progressif du fait funéraire par l'anthropologie physique.

16. INGOLD 2000 ; DESCOLA 2005 et 2011 ; LATOUR 2015, chap. I et II ; CHARBONNIER 2015.

## Bibliographie

ANDRAULT-SCHMITT C. (dir.) (2013), *La cathédrale Saint-Pierre de Poitiers : enquêtes croisées*, La Crèche, Geste Éditions.

APPADURAI A. (dir.) (1986), *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.

BAUDRILLARD J. (1975), *Le miroir de la production ou L'illusion critique du matérialisme historique*, Paris, Casterman.

BOLÒS J. et SÀNCHEZ-BOIRA I. (éd.) (2014), *Inventaris I encants conservats a l'Arxiu Capitular de Lleida (segles XIV-XVI)*, Barcelone, Fundació Noguera, 3 vol.

BOURGEOIS L. (2014), « L'objet archéologique comme source d'histoire sociale (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) : quelques réflexions », in *Demeurer, défendre et paraître : orientations récentes de l'archéologie des fortifications et des résidences aristocratiques médiévales entre Loire et Pyrénées*, Actes du colloque de Chauvigny (14-16 juin 2012), L. BOURGEOIS et C. REMY (dir.), Chauvigny, Association des Publications chauvinoises, p. 661-671.

BRESC-BAUTIER G. et BRESC H. (éd.) (2014), *Une maison de mots : inventaires de maisons, de boutiques, d'ateliers et de châteaux en Sicile (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Palerme, Associazione Mediterranea, 6 vol.

- BUC P. (1997), « Conversion of Objects », *Viator*, vol. XXVIII, p. 99-143.
- CARDON T. (2016), *Les usages des monnaies (mi-XII<sup>e</sup> – début XVI<sup>e</sup> siècle) : pour une approche archéologique, anthropologique et historique des monnaies médiévales*, thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, 2 vol.
- CHARBONNIER P. (2015), *La fin d'un grand partage : nature et société, de Durkheim à Descola*, Paris, CNRS Éditions.
- CORDEZ P. (2016), *Trésor, mémoire, merveilles : les objets des églises au Moyen Âge*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.
- DESCOLA P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- (2011), *L'écologie des autres : l'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, Quæ.
- DUFAL B. (2010), « L'archéologie enfermée dehors. Retour sur un malentendu français », *L'atelier du Centre de recherches historiques*, vol. VI, en ligne à l'adresse suivante : <http://acrh.revues.org/2597> [consulté le 30 octobre 2016].
- GILCHRIST R. (2012), *Medieval Life: Archaeology and the Life Course*, Woodbridge, Boydell.
- HAMILAKIS Y. et MEIRION JONES A. (2017), « Archaeology and Assemblage », *Cambridge Archaeological Journal*, vol. XXVII, n° 1, p. 77-84.
- HOURIHANE C. (dir.) (2012), *From Minor to Major: the Minor Arts in Medieval Art History*, Princeton, Princeton University Press (The Index of Christian Art. Occasional Papers).
- HURCOMBE L. et CUNNINGHAM P. (dir.) (2016), *The Life Cycle of Structures in Experimental Archaeology: an Object Biography Approach*, Leyde, Sidestone Press.
- INGOLD T. (2000), *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, Londres, Routledge.
- LATOUR B. (2015), *Face à Gaïa: huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte.
- LE GOFF J. (1974), « Les mentalités : une histoire ambiguë », in *Faire de l'histoire*, vol. III : *Nouveaux objets*, J. LE GOFF et P. NORA (dir.), Paris, Gallimard, p. 76-94.
- LEMONNIER P. (2012), « Des objets pour penser l'indicible. La nécessaire convergence des théories de la culture matérielle », in *La préhistoire des autres : perspectives archéologiques et anthropologiques*, N. SCHLANGER et A.-C. TAYLOR (dir.), Paris, Inrap / Musée du Quai Branly / La Découverte, p. 277-289.
- MILLER D. (1987), *Material Culture and Mass Consumption*, Oxford, Blackwell.
- (dir.) (1995), *Acknowledging Consumption: a Review of New Studies*, Londres, Routledge.
- SAPIN C. (dir.) (2000), *Archéologie et architecture d'un site monastique (V<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) : 10 ans de recherche à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques.
- SCHMITT J.-C. (2016), « Jacques Le Goff, de la culture folklorique à l'anthropologie historique. Entretien d'Édina Bozoky avec Jean-Claude Schmitt », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. LIX, n° 235, p. 273-280.
- TILLEY C. (2006), « Introduction », in *Handbook of Material Culture*, C. TILLEY et al. (dir.), Londres, Sage, p. 1-6.
- VAN BINSBERGEN W. et GESCHIERE P. L. (dir.) (2005), *Commodification: Things, Agency, and Identities. The Social Life of Things Revisited*, Münster, LIT.
- VILAIN A. (2014), « L'héraldique, la sigillographie et l'emblématique au regard de l'histoire de l'art : nouvelles perspectives de recherches », *Perspective*, vol. II, p. 225-244.

